

faisait partie. Personne, dans la neige et dans le sang, dans l'espoir ou le revers, ne se montra courageux et pieux plus que les deux frères, parce qu'ils aimaient par-dessus tout Dieu, leur famille et leur pays, et qu'aimer tout cela ensemble et fermement, ce n'est pas autre chose que le devoir.

NUIT DE NOEL 1870

La veille de Noël 1870, la guerre se poursuivait encore avec le même acharnement qu'au début. Il avait neigé tout le jour, et tout le jour on s'était battu.

La compagnie où le lieutenant Marc faisait fonction de capitaine, avait, entre les murs d'un cimetière de campagne, sauvé la retraite du régiment et débarrassé à la baïonnette les Prussiens d'un village qui leur servait de redoute. Cette vaillante compagnie était presque tout entière couchée dans les chaumes givrés ou aux abords du champ funèbre. La nuit venue, le régiment français, terrassé et mutilé, occupait enfin le village désert, au pied de son église dévastée, pantelante et à demi incendiée. L'abbé Jean Chanterose rentra avec les ténèbres, le dernier comme d'habitude, après avoir répandu, sous la mitraille ou à l'écart, toutes les consolations et bénédictions de Dieu sur les mourants et prodigué des secours aux blessés. C'était une âme évangélique dans un corps de fer. Aussi était-il aimé et admiré des soldats. Accroupi sous la toile auprès d'un feu de bivouac, Jean attendait Marc. Les heures se traînaient lentes, longues, lourdes et son cœur battait si vite ! L'inquiétude se trahissait parfois dans sa voix et dans ses gestes. Marc, son frère, ne rentrait pas. La compagnie avait été, en effet, hachée dans son héroïque fait d'armes, et des rares soldats échappés aucun ne pouvait donner des nouvelles du lieutenant qu'on n'avait point vu sortir de la bagarre.

A neuf heures du soir, l'Abbé se leva. Il prit avec lui quatre hommes de bonne volonté, munis de lanternes, et cette troupe silencieuse revint errer à travers le champ de bataille. L'interminable nappe de neige avait été bouleversée par la mêlée et était devenue fange ; la neige nouvelle qui tombait à flocons pressés avait peine à la recouvrir. Ça et là, des cadavres d'hommes et de chevaux, quelques canons abandonnés, des fusils et des sacs perdus ; partout sous les pieds à l'horizon de la boue et du sang. Les lanternes voltigeaient comme cinq follets, furetant, rasant le sol, se relevant dans le brouillard, allant et venant. Tout à coup, sous la muraille basse du cimetière, Jean heurta un corps. Son âme, avant ses regards, avait reconnu l'officier. Marc respirait encore. O notre Mère ! — notre Père ! murmura l'Abbé. Jean saisit le blessé entre ses bras ; il était robuste, et comme un enfant endormi il l'emporta contre sa poitrine, essayant de communiquer à ce cœur presque éteint la chaleur et les palpitations de son cœur. Marc ! appelait-il à voix basse à travers ses larmes. Mon frère, soupira faiblement le blessé, c'est toi, je te reconnais...

si tu ne me sauves pas pour ce monde, que ta sainte absolution me sauve pour l'autre ! Je mourrai content entre tes bras. Tu conscleras... il ne put en dire davantage. L'abbé Jean Chanterose tressaillit. Il se hâtait ; la sueur ruisselait sur son visage. Il put enfin déposer son fardeau devant l'âtre de la chaumière où campait l'état-major.

Lui ! mon brave lieutenant ! exclama le général De Sonis et, détachant de son uniforme la croix de Chevalier de la Légion d'honneur, il la plaça sur le cœur de l'officier après s'être découvert respectueusement. Voilà la croix du petit Jésus dans mon soulier de Noël, murmura Marc, en souriant d'un triste et radieux sourire.

L'aumônier embrassait son frère et la croix, sans pouvoir proférer une parole. On commença le pansement du blessé. L'officier avait reçu trois coups de baïonnette dans la poitrine. Le chirurgien néanmoins conservait quelque espoir. L'abbé, lui, avait confiance en Dieu. Il allait être minuit ! Le prêtre se rappela la fête de Noël et il se disposa à célébrer la sainte messe dans la vieille église ruinée. Cette nuit de Noël, elle lui était restée chère et sacrée.

Jean, fais-moi porter à l'église ; je me sens assez fort et Dieu m'aidera. Si je meurs, que ce soit près de toi et je désire aussi trépasser dans la paix du Seigneur. Le chirurgien consulté donna la permission. On transporta l'officier sur un brancard. C'était dans la maison de Dieu qu'avait été établie l'ambulance. Les blessés la remplissaient de gémissements ; quelques-uns râlaient, beaucoup étaient déjà morts. Les murs, pillés et nus, se perdaient dans les voûtes ténébreuses, noircis par la flamme et lézardés par les boulets. Le clocher, écroulé sous les obus, avait crevé la toiture et, sur le pavé, le sang et l'eau formaient une humidité d'où s'exhalait une odeur sépulcrale.

Cinq ou six méchants falots, dispersés parmi les bottes de paille où les blessés étaient étendus pêle-mêle, jetaient de solennels reflets mornes sur des faces saignantes. De grandes ombres s'agitaient sinistrement sur les parois, comme les personnages lugubres d'une gigantesque danse macabre. Mais Dieu et la France vivaient encore là et logeaient en commun. L'aumônier, tant bien que mal, reconstitua l'autel avec les linges froissés et les vases d'étain doublés d'argent qu'il emportait avec lui partout le long de cette désastreuse campagne. Marc se confessa à Jean. Quel spectacle émouvant que celui de ce frère penché vers son frère et répandant sur son repentir humilié le tout puissant pardon, à cette heure nocturne et dans cet encombrement de morts et de mourants. Jean reprit sur la poitrine de Marc sa croix de la légion d'honneur et la déposa sur l'autel au pied du calice. La messe fut servie par un vieux sergent, aidé des réponses de Marc et qui se souvenait d'avoir été enfant de chœur il y avait déjà bien longtemps de cela. C'était simple et grand comme une de ces messes des catacombes de Rome, célébrées au milieu des martyrs.